

Un mètre à peine

Trente-trois jours qu'elle a pénétré cette forêt primaire équatoriale. Cette expédition, elle l'a voulue solitaire, en complète autonomie. Ne laisser aucune trace dans ce milieu naturel intact, ne prélever que le strict nécessaire à sa survie. D'abord hostile et terrifiante, cette forêt vierge d'activités humaines visibles est devenue au fil des jours son environnement authentique dans une quasi-obscurité, avec ses beautés extraordinaires, ses dangers permanents, ses bruits inquiétants.

Trois cents mètres d'un piton rocheux comme tombé du ciel, aussi inébranlable que la forêt est fragile. La dalle se dresse, résolument verticale, se perd dans la canopée. La roche en est si lisse qu'on la croirait façonnée par l'homme. Les creux dans la matière sont fins, les excroissances minimales. Elle pose la main sur le mur de pierre. Elle guette les vibrations de cette dalle qui sera son théâtre d'escalade. Il lui faudra choisir les aspérités à bon escient. Ce piton, on l'appelle ici le « grand rocher fêlé », preuve que les ancêtres l'ont jadis approché, probablement touché, peut-être gravi.

Trois ans qu'elle rêve de cette aiguille jaillissant de cet univers végétal. Depuis qu'elle en a découvert l'existence, elle a cherché la voie ultime, celle qui doit la conduire au sommet à sa manière, harmonieusement, esthétiquement. Enfin un jour lui est apparu le chemin : une grande faille verticale zébrant le rocher et justifiant son nom. Sur les vues aériennes par drone, de piètre qualité eu égard à l'éloignement, la fissure apparaît telle une flèche pointée vers le ciel. Au pied du piton rocheux, c'est une cheminée, espace suffisamment large pour que son corps puisse y pénétrer. Puis elle s'amenuise jusqu'à n'être qu'une fine lézarde, jusqu'au sommet semble-t-il. Du moins l'espère-t-elle...

Trente-deux ans qu'elle ne vit que pour cet instant. Elle aurait pu comme bien d'autres s'attacher à la mythique El Capitan et ses terribles neuf cents mètres au cœur du Yosemite. Elle aurait pu comme on le fait souvent reconnaître, encore et encore, la paroi par de multiples tentatives en cordée avant de s'essayer en solo. Sa quête à elle, c'est celle de l'acte originel, de l'ascension pure. Au cœur de la forêt primaire, être la première à gravir, à mains nues, ce « grand rocher fêlé ».

Peu comprennent le solo, cette escalade solitaire, sans système d'assurance. Pour les béotiens, le risque est insensé, stupide, suicidaire. Sa quête est autre. Elle veut découvrir la voie alors qu'elle la gravit, être à jamais la première et l'unique. Seules concessions à la modernité et à la sécurité : ses chaussons d'escalade, aussi précis qu'inconfortables, et son sac à magnésie, rempli de cette « pof » qui doit sécher ses doigts et ses semelles pour une adhérence optimale.

Elle pénètre dans la cheminée, pose ses mains de part et d'autre, ferme les yeux, fait corps avec la pierre. Elle se concentre sur l'essentiel, fait abstraction de toutes les sollicitations extérieures. Serpents, oiseaux, insectes... Tout a disparu. Aucun bruit, aucune odeur, aucun souffle. La forêt n'existe plus. Ne demeure que cette dalle avec laquelle elle fait corps. Elle place son pied gauche sur une minuscule saillie, décolle l'autre pied. Enfin ! Elle quitte le sol. Le rocher mord la gomme des chaussons, laboure la pulpe des doigts. Dans l'obscurité de cette forêt primaire, nichée au sein de cette faille, elle part en quête du sens de son existence.

Beaudelaire est avec elle. Sans qu'elle comprenne pourquoi, la poésie lui est indispensable en ces moments si particuliers. Alors qu'elle engage sa vie dans ces ascensions sans seconde chance, se réciter des poèmes l'aide à garder la sérénité nécessaire. Vian, Yourcenar, Prévert, Appolinaire, Reverdy l'accompagnent et la soutiennent par la musique de leurs mots. Aux moments les plus critiques, elle déclame des vers pour se donner du courage.

Calmement, elle progresse par opposition, appuyant son corps de part et d'autre de la cheminée. L'humidité de la forêt rend le rocher glissant. La magnésie sèche ses prises. La fine poudre laisse de minuscules traces blanches sur le rocher, vite effacées par les gouttes d'eau qui perlent.

Mètre après mètre, elle progresse vers la canopée, vers la lumière. La faune et la flore changent à mesure qu'elle progresse vers le jour. Les animaux terriens ont renoncé. Les volants prennent le relais : oiseaux et insectes bien sûr, mais aussi serpents qui jouent de leur forme pour planer de branche en branche. Bientôt, à quarante mètres du sol, elle atteint la cime des arbres et le soleil, enfin. La cheminée s'est rétrécie ; elle n'y tient plus que difficilement. Profitant encore de ce semblant de sécurité, elle s'autorise une pause pour se sécher et se réchauffer. Il lui faut s'habituer à cette lumière sans filtre, elle qui a vécu ces dernières semaines dans la pénombre.

Elle repart avec le grand Hugo, doit maintenant s'extraire de la fissure, désormais trop étroite pour l'accueillir. Commence alors pour elle une nouvelle ascension, mains et pieds accrochés à la paroi, à la recherche du moindre appui, si minime soit-il. Elle sourit. Les grimpeurs sont souvent comparés à des araignées. Elle qui en a la phobie a dû cohabiter avec de dangereuses tisseuses durant son long périple en pleine forêt vierge.

La fissure est encore trop large pour des mouvements classiques de blocage avec un poing ou une jambe. L'escalade en est rendue pénible. Un grimpeur quelconque craindrait la chute, tomberait parce qu'il a peur, retenu par son assureur. Sereine, elle se concentre sur ses mouvements.

À mi-parcours, la fissure s'est encore resserrée. Elle peut maintenant prendre un appui mécanique avec cette main ou ce pied qu'elle peut insérer dans la trouée. Elle s'autorise un bref instant de répit, parcourant des yeux l'océan vert, très loin. Elle revient très vite à ce besoin essentiel - vital - de se connecter au rocher par les meilleures prises. Attention ! Pas de déconcentration. L'escalade ici est très technique, demande beaucoup d'énergie. Elle cherche le meilleur compromis. Grimper vite pour s'économiser ; grimper calmement pour assurer ses prises.

Vingt mètres, estime-t-elle. Le sommet est désormais en vue. La fissure s'est encore resserrée. « Finger crack » disent les anglophones, fissure à doigt. Les vers d'Aragon l'aident à surmonter une appréhension naissante. La fissure du « grand rocher fêlé » se prolonge-t-elle bien en lézarde jusqu'au sommet ? Et si... Anticiper l'absence de fente lui fait courir un risque inutile. Elle se focalise sur l'essentiel, sur l'instant présent, choisit maintenant Andrée Chedid pour l'accompagner.

Il ne lui reste que quelques mètres, trois tout au plus. Elle touche au but. Ses doigts fins peuvent à peine se glisser dans l'ouverture, déchirant la peau. Levant les yeux, elle scrute le rocher jusqu'au sommet, y suit des yeux la fissure. Jusqu'au bout, elle pourra utiliser cette brèche. Le « grand rocher fêlé » porte décidément bien son nom. Elle en profite pour mémoriser au passage quelques aspérités assurément précieuses pour terminer l'ascension, visualise mentalement ses mouvements, ses prises. Si près du but, faire une erreur, fatale, serait trop bête.

Un mètre, peut-être moins. Ses pieds sont en appui sur des grattons que seule la gomme très tendre de ses chaussons peut accrocher. Deux doigts de sa main gauche sont encastrés dans la fissure, si étroitement qu'elle se demande si elle pourra les en extraire. Elle plonge sa main droite dans son sac de magnésie, souffle sur ses doigts pour évacuer l'excès de poudre. Elle va maintenant positionner un peu plus haut un doigt de sa main droite pour une nouvelle prise. C'est alors qu'elle la voit.

L'araignée est là, tapie dans la fissure du rocher, un peu au-dessus de sa tête. Sa phobie des araignées, elle n'en a pas guéri, a réussi à passer outre le temps de sa traversée de la forêt. Sa peur l'a conduite à les reconnaître pour mieux s'en protéger. Cette trace rougeâtre sur l'abdomen noir est caractéristique. En dépit de sa taille très modeste, une quinzaine de millimètres tout au plus, c'est une tueuse, de la pire espèce. Elle est probablement arrivée par les airs, sur sa toile portée par le vent. À l'abri des prédateurs, elle guette ses proies. Dans une situation normale, se faire piquer présenterait de graves dangers. Ici, une piqure serait évidemment mortelle.

Sa main droite est suspendue dans le vide, en attente d'un ordre venu de son cerveau. Qu'attend-t-il, celui-ci, pour lui ordonner de plonger dans la fissure ? Le temps presse. Ni Vian, ni Rimbaud ne lui sont plus d'aucune utilité. Il faut décider, vite. Elle ne tiendra pas longtemps dans cette position. Redescendre ? L'option, qu'elle avait envisagée, comporte d'énormes risques compte tenu de son état de fatigue. Ses reconnaissances par vues aériennes lui avaient permis d'envisager d'autres voies beaucoup moins difficiles pour descendre. Décider, vite...

Un mètre à peine. Vraiment trop bête. Trois cents mètres d'une dalle verticale, un petit mètre qui la sépare du bonheur, entre elle et le sommet cette tueuse d'une quinzaine de millimètres à peine... L'équation est dramatiquement simple. Elle regarde le tapis vert de la forêt qu'elle a traversée, ce grand rocher fêlé qu'elle a presque gravi, le minuscule animal qui lui barre le chemin. Encore quelques instants et ses muscles vont tétaniser. Il lui reste une option, celle des grimpeurs dans les compétitions, en fin de parcours. Elle peut jaillir, tenter d'accrocher un bac qu'elle aperçoit au sommet, une prise large et confortable, creusée par les pluies et l'érosion, qu'elle espère solide. En compétition, il s'agit de toucher et, au mieux, de tenir la prise pour que le grimpeur en soit crédité. Ici, relâcher la prise n'est pas une option...

Rechercher les appuis les plus sûrs pour les pieds. Trouver la meilleure position pour les deux doigts de la main gauche dans la fissure. Espérer qu'ils sortiront facilement sans freiner le corps. Bondir, lutter contre cette maudite gravité, gagner ces quelques dizaines de centimètres qui lui manquent encore, faire au passage un pied de nez à cette fichue huit-pattes, accrocher ce magnifique bac, tenir, tenir absolument, se hisser au sommet, respirer, savourer. Le choix d'une vie en somme.

Elle s'élançe...

1650 mots (titre inclus)

